



Hicham Benhoud (né en 1968), *Sans titre*, de la série « Acrobatie », 2017.

L'artiste marocain était présenté sur le stand de la galerie de Katharina Maria Raab dans le nouvel espace de la foire 1-54 à l'espace L à deux pas de la place Jemaa el-Fna.

COURTESY OF KATHARINA MARIA RAAB CONTEMPORARY, BERLIN

Marrakech, eldorado du marché de l'art ?

Depuis une quinzaine d'années, **un écosystème artistique s'est construit dans la ville rouge**, qui entre en effervescence lors de la foire 1-54.

Cet événement consacré à l'art contemporain africain s'est tenu du 8 au 11 février. La cité va-t-elle devenir une des vitrines internationales de l'art ?

.....
PAR STÉPHANIE PIODA

Marrakech devient une vraie ville dynamique, avec des lieux de culture, des résidences d'artistes, des plasticiens qui s'installent mais aussi des galeries qui s'y établissent alors qu'elles sont pour la plupart déjà à Casablanca, tels le Comptoir des Mines, la galerie 38, Loft Art Gallery ou MCC», explique l'artiste Ghizlane Sahli en guise d'introduction. On se rend effectivement compte de tout cela pendant la foire 1-54, qui a su agréger, aux mêmes dates, le Festival du livre africain organisé par l'artiste et écrivain Mahi Binebine. Rappelons que ce dernier, nommé commissaire du tout premier pavillon marocain de la Biennale de Venise, a été débarqué sèchement en janvier, alors que les artistes avaient quasiment achevé leurs œuvres et que des coûts importants avaient été engagés...

Des collectionneurs au rendez-vous

Le terrain pour que la ville rouge devienne une vitrine internationale de l'art a été préparé par deux événements phares : la Biennale de Marrakech – initiative de Vanessa Branson et Abel Damoussi qui s'est tenue de 2004 à 2016 – et la Marrakech Art Fair créée en 2010 par Hicham Daoudi. Ce dernier a égale-

ment fondé en 2002 la première maison de vente aux enchères au Maroc, la Compagnie marocaine des œuvres et objets d'art (CMOOA), ainsi que la galerie le Comptoir des Mines et le magazine *Diptyk*. Aujourd'hui, tous se mobilisent pour que Marrakech soit un hub international, ce qui attire et séduit. «L'événement touche toute la ville, au point que des restaurants font des menus en lien, ou que des amis, qui n'ont rien à voir avec le monde de l'art, me demandent des invitations», s'amuse Ghizlane Sahli. La formule prend parce que «pas mal de gens en Europe ou aux États-Unis suivent la marque 1-54, créée à Londres en 2013 et à New York en 2015», lance le galeriste Christophe Person. Et ils sont au rendez-vous puisque les galeries ont vendu à des collectionneurs marocains, mais aussi américains, italiens, allemands, belges dont beaucoup ont des propriétés à Marrakech. Michaela Hadji-Minaglou, de la galerie Afikaris, a vendu «les six œuvres d'Ozioma Onuzulike (entre 6 000 et 30 000 €), toutes les sculptures en bronze de Hervé Yamguen ainsi que certaines de son exposition personnelle qui se tient à Paris jusqu'au 16 mars. Quatre sont d'ailleurs en cours d'acquisition par un musée européen rencontré lors de la foire (entre 3 500 € et 6 000 €)».

Même enthousiasme du côté de la galerie 38, où *L'aube avait du plomb dans l'aile*, de Mohamed Lekleti, a été acquis par le Detroit Art Institute (11 500 €), tandis que la galerie 1957 était à deux doigts du *sold out* et s'est fait remarquer avec les trois portraits d'Amoako Bofo (entre 138 600 € et 184 800 €). La galerie Carole Kvasnevski, elle, a cédé quarante œuvres d'Ibrahim Ballo à 900 € chacune. «Son travail avait déjà été présenté lors de la précédente édition et l'artiste avait initié, lors de sa résidence à la Fondation Montresso en 2023, cette série d'œuvres sur papier», partage Cyril Kvasnevski.

Un foisonnement de projets

Si certains ont rencontré leur public, il apparaît que la foire n'est pas la seule motivation pour les visiteurs qui se pressent dans les allées de la Mamounia et défilent devant à peine trente galeries dont les stands comptent tout juste dix œuvres en moyenne. Le programme VIP était très riche, avec des visites d'ateliers ou de lieux atypiques – comme Jajjah, l'espace de Hassan Hajjaj dans le quartier créatif et industriel de Sidi Ghanem –, des soirées privées ou des symposiums. L'émulation se traduisait également par du networking et des opportunités de communication de projets, ce qui était le



Ghizlane Sahli, *Et la sève fut 002*, 2023, peinture sur lin, fil et fil de soie, 100 x 70 cm.
COURTESY OF CHRISTOPHE PERSON

➔ cas pour Edna Dumas, venue avec toute l'équipe de la galerie qu'elle ouvre le 19 avril à Tokyo – ce sera la première galerie d'art contemporain africain au Japon –, pour l'ex-basketteur Ronny Turiaf qui promeut sa résidence d'artistes, ou pour Christophe Person, dont le focus sur Ghizlane Sahli était comme un teaser pour la Biennale de Dakar, mais pas uniquement : « J'ai rencontré des fondations d'entreprises qui n'ont pas acheté tout de suite mais sont avides de collaborations, comme la fondation genevoise Michelangelo. Nous avons également discuté avec le centre d'art américain de Casablanca pour un projet avec Ghizlane. »

Les atouts et faiblesses de Marrakech

La ville a toujours été riche d'un vivier d'artistes d'art aux savoir-faire précieux qui intéressent les artistes, et pas seulement ceux installés au Maroc. Le Belge Éric Van Hove l'a

Yasmine Berrada s'installe à Marrakech dans le quartier de Guéliz



© LAMIA LAHBABI

Le 8 février, jour de l'inauguration de la foire 1-54 et de la nuit des galeries à Marrakech, Yasmine Berrada a ouvert les portes de sa nouvelle antenne de la Loft Art Gallery, après avoir créé l'enseigne à Casablanca en 2009. Cette maison de plus de 500 m², datant des années 1950 et située au cœur du quartier historique de Guéliz, a été rénovée tambour battant en à peine quatre mois par le duo d'architectes Dorothée Ricard et Sylvain Ragueneau, du studio Aire Au Carré. L'exposition inaugurale intitulée « Amur Yakus » se déploie sur trois niveaux avec des artistes emblématiques de la galerie comme Mous Lamrabat, Joana Choumali, Marion Boehm, Kyle Meyer, Amina Aguezny et Amina Rezki. La ligne artistique, développée avec son frère Mohamed et sa sœur Myriem, a pour colonne vertébrale l'école de Casablanca en grande partie. « L'idée a germé en 2012. Nous travaillions déjà avec Mohamed Melehi (1936-2020) et nous avons eu l'envie de recueillir les témoignages des artistes encore vivants de ce mouvement. » Le Guggenheim Museum

de New York possède onze œuvres de ce dernier, chef de file de la modernité marocaine qui, parti à New York en 1963, a pu côtoyer les artistes de l'abstraction géométrique et participé à des expositions collectives au MoMA de New York et à la Washington Gallery of Modern Art. À côté de Farid Belkahlia (1934-2014), il y a un autre artiste incontournable, Mohamed Hamidi (né en 1941), « dont deux œuvres sont entrées dans les collections du Centre Pompidou en 2019. J'ai été à l'initiative de ces acquisitions auprès de Michel Gauthier ». Le marché de l'art a beaucoup évolué depuis 2009, il s'est structuré avec la multiplication de galeries et les collectionneurs se sont ouverts. « À nos débuts, il n'y avait pas d'appétence manifeste des collectionneurs marocains pour des artistes du continent africain ou d'ailleurs. Et l'intérêt des collectionneurs européens ou d'autres continents n'était pas encore clairement tourné vers la scène artistique marocaine. » Ce qui a changé aujourd'hui...
www.loftartgallery.net

bien compris puisqu'il a monté un atelier composé d'une dizaine de maîtres artisans qui œuvrent, entre autres, pour Sammy Baloji, Yto Barrada, Younès Rahmoun, Walid Raad, M'Barek Bouchichi ou Ali Cherri. La force de Marrakech tient aussi dans le fait que la plupart des projets sont des initiatives privées, comme le musée d'art contemporain africain Al Maaden (qui doit rouvrir au printemps), ou, plus marquant, la Fondation Montresso. «Au-delà d'un espace, la Fondation est un lieu hybride et vivant», détaille sa directrice artistique Estelle Guilié. Elle accueille des artistes en résidence (Jardin Rouge), vend des œuvres d'art, organise des expositions dans et hors les murs. Entre galerie et centre d'art. «Chaque saison, ce sont plus de trente projets soutenus et douze présentations organisées. Depuis deux années, un programme éducatif a été mis en place avec l'accueil de plus de 700 scolaires et associations par an.»

Avec un tel modèle de production, la Fondation Montresso n'a pas les problèmes rencontrés par les galeries étrangères, comme le précise Touria El Glaoui, la fondatrice et directrice de 1-54. «Les transitaires ne sont pas prêts à faire des bons de cautions pour faciliter les procédures administratives auprès des douanes car cette avance d'argent risque d'être remboursée peut-être six mois ou un an après. Donc la seule façon d'être sûr que les œuvres arrivent à temps pour la foire est de les faire entrer en admission temporaire.» On se retrouve ainsi dans une situation ubuesque puisque les galeries doivent renvoyer les œuvres dans leur pays d'origine pour ensuite les retourner aux collectionneurs marocains. Hicham Daoudi, quant à lui, regrette une chose : «Nous n'avons pas beaucoup de sociétés internationales qui permettraient d'entrer en concurrence avec des opérateurs locaux, ce qui fait que le coût de transport d'une œuvre du

Maroc vers la France, la Belgique ou les Émirats arabes unis coûte pratiquement deux ou trois fois plus cher qu'avec des entreprises européennes.» Toujours est-il que, dans un contexte où le pays se tourne de plus en plus vers l'Afrique – où il investit de façon soutenue –, «le Maroc présente l'avantage de garantir une certaine stabilité plus assurée d'un point de vue économique que l'Afrique du Sud et le Nigeria qui sont pourtant deux spots de foires mais où les monnaies sont plus volatiles.» Il manque juste l'impulsion de l'État... ■

Preuve du rayonnement international de 1-54, le Detroit Art Institute y a acquis, à la galerie 38, l'œuvre de **Mohamed Lekletl**, *L'aube avait du plomb dans l'aile* de 2022 (masque passeport et technique mixte sur papier marouflé sur bois, 110 x 160 cm), pour 11 500 €.

COURTESY OF GALERIE 38

